

N° 9 | JUIN 2013

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

LANG(U)AGES

| Revue fondée par l'AEB en 1931 | Trimestriel (nouvelle série) |



Sommaire

Éditorial : Usage(s) ? Usagers ? Usagés ?	3
En quête de poésie	5
André Goosse : « La liberté et l'ignorance »	10
De la littérature (belge notamment) à la grammaire	15
L'enseignement du français chez les Anglais : atypique ?	20
474 ^e soirée des lettres – 20 février 2013	26
475 ^e soirée des lettres – 20 mars 2013	30
476 ^e soirée des lettres – 24 avril 2013	34

PHOTO DE COUVERTURE : Candice Degrève

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES
DE LANGUE FRANÇAISE

PRÉSIDENT

JEAN-PIERRE DOPAGNE

PRÉSIDENTE D'HONNEUR

FRANCE BASTIA

VICE-PRÉSIDENTE

DOMINIQUE AGUESSY

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

JOSEPH BODSON

TRÉSORIER

JEAN PIRLET

ADMINISTRATEURS

JEAN-BAPTISTE BARONIAN | JEAN C. BAUDET

JOSEPH BOLY | JACQUES DE DECKER

RENAUD DENUIT | ANNE-MICHÈLE HAMASSE

CORINNE HOEX | MICHEL JOIRET | ARMEL JOB

CHRISTIAN LIBENS | CLAIRE ANNE MAGNÈS

JEAN-LOUP SEBAN | JEAN-LUC WAUTHIER

COMITÉ DE RÉDACTION : Dominique Aguessy – France Bastia – Jean C. Baudet – Joseph Bodson – Jean-Pierre Dopagne – Michel Joiret – Claire Anne Magnès – CONCEPTION GRAPHIQUE : Nicolas Dandois

Usage(s) ? Usagers ? Usagés ?

C'est l'histoire d'une communauté qui résiste, encore et toujours, à l'envahisseur, à cet ersatz d'anglais qui prend racine dans toutes les couches de la planète. Heureusement, la palissade de la langue française veille sur la santé linguistique de ses locuteurs.

Qui dorment, paisibles et rassurés, sur l'oreiller du bon usage ?
Pas vraiment.

Les uns s'accrochent goulûment au traditionnel événement et s'étouffent à la vue du nouveau nénéufar. Les autres ouvrent allègrement leur portemonnaie pour acheter de nouvelles soutasses. Les maîtres, qui ont étudié, qui respectent et qui sauvegardent, regardent d'un œil noir les traitres, qui ne savent pas, ont oublié ou renient.

Querelles de rétrogrades ? Batailles de principes ? Guerres de brouilles ? Que du contraire ! Derrière les disputes de grammaire, d'orthographe, de vocabulaire et de syntaxe, se joue en effet la vie – ou, du moins, l'avenir – de notre langue.

Qu'ils soient linguistes, écrivains, enseignants ou simples usagers, d'aucuns se proclament les héritiers et les défenseurs d'un classicisme attesté ; d'autres, à l'instar de cette grande surface belge qui préconise la liberté – « Vivez comme vous voulez » –, sont prêts à sacrifier toute règle sur l'autel de la modernité.

Belle occasion de réfléchir sur la langue...

En ce début de siècle où, paraît-il, tout change trop vite et « tout fout le camp », y compris le bien-dire et l'orthographe, notre langue soutient-elle le rythme de l'évolution ? Est-elle toujours véhicule de connaissances ? Objet littéraire ?



Passe-t-elle encore nos frontières? Est-elle encore étudiée, par exemple, chez nos voisins anglais? Et de quelle manière? Langue de culture? Outil de communication?

Ou est-elle condamnée à survivre intramuros?

On ne peut que s'étonner, aujourd'hui encore, devant le refus de certains enseignants d'intégrer dans leur pratique pédagogique les nouveaux langages – et aussi *languages* – venus de tous horizons et présents dans la vie quotidienne. Ces enseignants sont rejoints par nombre de journalistes, d'écrivains et d'éditeurs, très réticents à mettre en pratique les rectifications orthographiques... qui datent de plus de vingt ans. Mais on peut les comprendre. Il est parfois plus rassurant de s'en référer aux dieux du passé ou aux « experts en pureté de la langue », qui s'autoproclament gardiens de la « tradition », donc de la « Vérité », en oubliant – honnêtement? – que, dans le Dictionnaire de l'Académie, *nénuphar* s'écrivait *nénufar*, conformément à son origine arabe, jusqu'en 1932!

Quels francophones voulons-nous être? Des usagers? Ou des usagés?

Jean-Pierre Dopagne

Jean C. Baudet

En quête de poésie

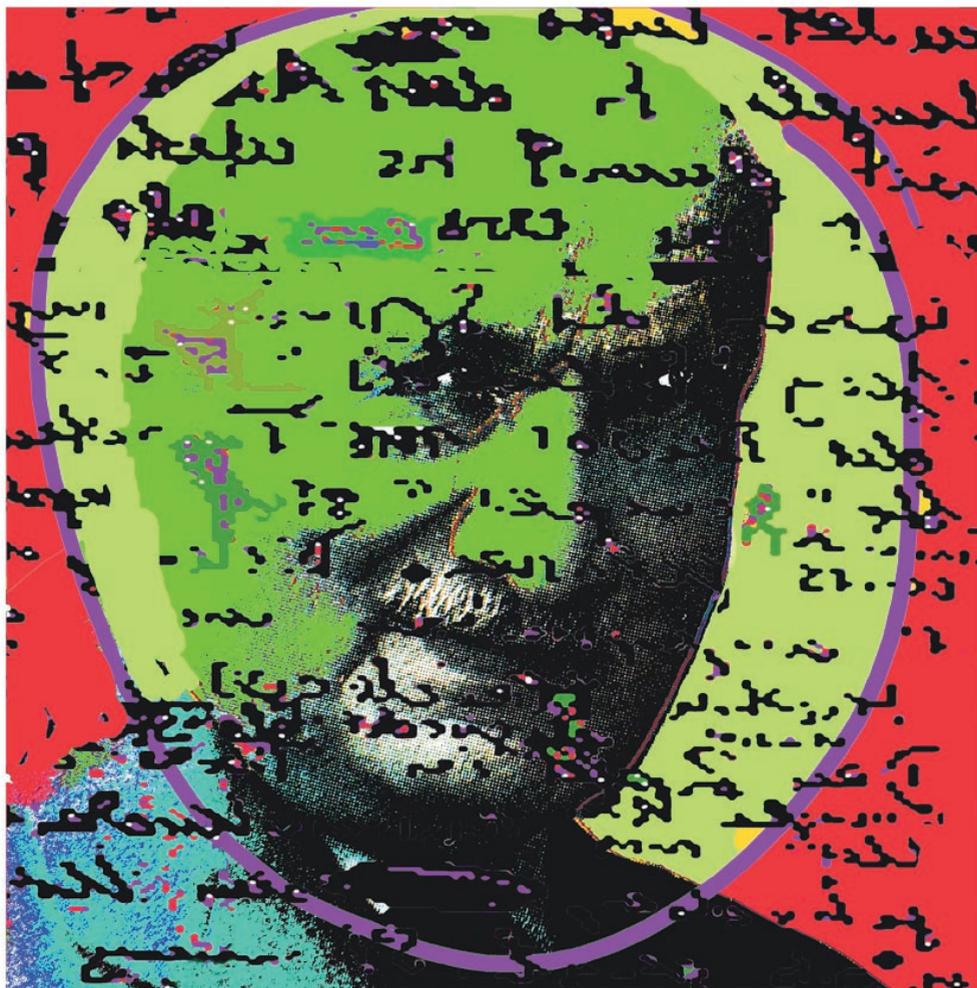
C'était au début des années 2000. J'achevais l'étude historique et critique des systèmes de pensée – la science et les religions –, et j'entreprenais la rédaction d'une *Histoire de la science* et d'une *Histoire des religions*, qui seraient le double résultat offert au public de mes travaux dont l'origine, autant qu'il m'en souviene, remontait à la fin de l'année 1968 quand, chargé de faire un cours de philosophie au Burundi, je commençai à accumuler (dans une pratique boîte à chaussures) les premières fiches de lecture d'un travail qui allait me prendre quelque quarante années. J'avais pris contact, en 1999, avec un éditeur bruxellois, qui s'était montré peu pressé, et avec deux ou trois éditeurs français. La maison Vuibert, après lecture d'un premier manuscrit consacré à l'histoire des mathématiques, a accepté de me publier, et il n'y avait plus qu'à signer un contrat d'édition¹. C'est alors que me vint l'idée de la troisième voie.

Je définissais la science comme un « discours de vérité », et je voyais les religions comme des « discours de vérité » concurrents. Mais avais-je tenu compte de toutes les entreprises humaines visant à connaître? Il n'était pas difficile de comprendre que les idéologies politiques et les utopies (socialisme, marxisme, nazisme...) étaient en réalité des ersatz de religion, et pendant longtemps il me semblait clair que l'esprit humain (la *Vernunft* d'Emmanuel Kant, ou le logos des philosophes de la Grèce antique) ne pouvait emprunter que deux chemins de connaissance: celui de la recherche scientifique (Copernic, Einstein,

« deux chemins de connaissance: celui de la recherche scientifique et celui de la pensée mystique »

¹ Mon *Histoire des sciences* comporte neuf volumes, publiés de 2002 à 2009. Le premier volume de mon *Histoire des religions* est paru chez Jourdan, sous le titre *Curieuses histoires de la pensée* (2011).

et des centaines d'autres dont j'avais étudié longuement la vie et les œuvres) et celui de la pensée mystique, depuis la « découverte » du sacré par l'homme paléolithique jusqu'aux « grandes religions » du XXI^e siècle – hindouisme, bouddhisme, etc.



Raymond Croteau, Heidegger, 2006

Cela me paraissait un schéma clair et adéquat de l'évolution de la pensée, depuis les premiers balbutiements des hominiens tailleurs de pierre apprenant à parler jusqu'aux sommes théologiques du Moyen Âge et jusqu'à ces constructions théorétiques majestueuses inventées au XX^e siècle que sont la Relativité, la Mécanique quantique et la Biologie moléculaire, qui nous expliquent ce que sont l'Espace et le Temps, la Matière, la Vie.

Une troisième voie? Peut-être celle des poètes.

J'avais pris l'habitude de me reposer de mes recherches et de mes travaux d'édition (les épreuves à corriger...) en assistant, le samedi après-midi, aux réunions du Grenier Jane Tony, où se rassemblaient quelques poètes sous la présidence bienveillante d'Émile Kesteman, dans un restaurant bruxellois. Un jour, j'y rencontrai une dame charmante, poétesse de son état, qui me dit, dans une de ces conversations un peu superficielles que l'on a dans de telles circonstances, quelque chose comme ceci. Je n'ai pas retenu la phrase exacte, mais le sens de son assertion me hante depuis dix ans : *les poètes ont accès à des connaissances qu'ils sont seuls à atteindre*. Je le répète : je n'en suis pas encore revenu ! J'avais consacré plus de trente ans à étudier le problème de la connaissance, à lire les plus grands épistémologues de Parménide à Foucault et à Derrida, et voilà que, tout simplement, *les poètes ont accès à des connaissances inconnues des savants, des philosophes, des prophètes et des théologiens !* Peu fier d'avoir négligé une telle piste, d'être passé à côté de cette montre en or gnoseologique, je m'empressai de lire ou de relire les poètes, je m'initiai aux théories des poéticiens, et je découvris un texte révélateur chez Martin Heidegger² : *La tradition de la langue [...] exige de l'homme qu'à partir de la langue conservée, il dise à nouveau le monde et par là porte au paraître du non-encore-aperçu. Or, c'est là la*

2 M. Heidegger: *Langue de tradition et langue technique*, Lebeer-Hossmann, Bruxelles, 1990, p. 43.

« Une
troisième voie?
Peut-être celle
des poètes. »

« La tradition de la langue exige de l'homme qu'à partir de la langue conservée, il dise à nouveau le monde »

mission des poètes. Le philosophe allemand précisait par ailleurs que ce « non-encore-aperçu » se tient *dans la proximité de l'informulé et de l'inexprimable*.

Pendant presque une vie entière, ayant étudié d'innombrables théorèmes, ayant étudié les origines du manichéisme et celles de la chimie organique, ayant étudié l'astrophysique et la sociologie, les débuts du bouddhisme et ceux de la géométrie algébrique, voilà que je découvrais, au soir d'une vie pourtant studieuse, que j'étais passé à côté d'une importante source de connaissance ! J'avais cherché dans les bibliothèques les fondements du savoir, j'avais visité des laboratoires et des salles de dissection, je m'étais initié aux écritures sacrées des Hébreux, et une poétesse de Bruxelles me montrait l'inutilité de ces vastes enquêtes. *Les poètes ont accès au savoir ! Ils portent au paraître le non-encore-aperçu !* J'étais d'autant plus confus de cette tardive prise de conscience que, primo, je composais moi-même des poèmes, assez régulièrement, depuis l'adolescence et, secundo, que j'avais particulièrement fréquenté la splendide œuvre de Gaston Bachelard, et que j'avais lu ses derniers livres sur la démarche poétique. Mais j'étais passé à côté de l'essentiel : *le poète a accès à d'impartageables savoirs* !

Je me documentai, je réfléchis, et je rédigeai un petit livre, qui paraît en 2006, pour montrer qu'entre la science d'un côté (à droite ?) et les religions de l'autre (à gauche ?), il existe une troisième voie de connaissance, un chemin qui conduit au Savoir Suprême, et qui est la poésie³.

3 J. C. Baudet : *Une philosophie de la poésie – Entre poème et théorème*, L'Harmattan, Paris, 2006.

À vrai dire, après avoir relu Rutebeuf et Villon, après m'être replongé (avec délices) dans les recueils de sonnets des illustres membres de la Pléiade, après m'être re-délecté des beaux vers de Racine et de Boileau, après avoir re-parcouru les *Méditations* de Lamartine ou *La Légende des siècles*, il me vint un moment de doute. Je n'apprenais rien d'inaccessible aux prosaïques dans la *Ballade des pendus*, dans les *Amours de Marie*, ou dans *La Mort du loup* ! Je compris alors qu'il fallait préciser : *le poète contemporain a accès à d'impartageables savoirs*. Et je me mis à étudier les successeurs de Mallarmé, les émules d'Apollinaire, les suiveurs du surréalisme. Je découvris les splendeurs cognitives des poètes de notre temps, les savoirs fulgurants des nouvelles pléiades d'aujourd'hui (autrement profonds que les savoirs vulgaires des astronomes et des géologues), les vastes connaissances révélées par la démarche poétique⁴ contemporaine.

Hélas, trois fois hélas, ce savoir magnifique, mystérieusement enfermé dans de petits carnets de 32 ou 48 pages imprimées de mots rares, n'est pas accessible aux hommes ordinaires. S'il ne sent pas du ciel l'influence secrète, si son astre en naissant ne l'a formé poète, l'homme du XXI^e siècle est condamné à ne constituer son savoir qu'à partir des enseignements de la science ou des prédications des religieux. Il ignorera à jamais ce que le Poète, le Prince des nuées, a découvert au-delà des mots, au-delà des nuages, *over the rainbow*. Il ne saura jamais pourquoi les parfums, les couleurs et les sons se répondent, et il devra se résoudre à ne jamais connaître la couleur des voyelles.

4 J. Sojcher : *La démarche poétique*, Rencontre, Lausanne, 1969.

Joseph Bodson et Jean-Pierre Dopagne

André Goosse :

« La liberté et l'ignorance »

Les professeurs suivants ont participé à la rencontre : Claire Champagne, Marie-Jeanne Ernould, Jacques Neefs, Shanel Palpella, Francesca Versieux, Sarah Versieux, Marine Weets.

Les textes étaient lus par le comédien Guillaume Kerbusch.

La langue structure la pensée et la connaissance. Celles-ci étant en constante mutation, oserait-on imaginer qu'elles puissent s'accommoder d'une langue figée ? Mais, la pensée et la connaissance requérant le maximum de précision pour être comprises et transmises, imagine-t-on les confier à une langue sans continuité et sans codes communs au plus grand nombre ?

Le 17 avril dernier, entouré de professeurs de français de toutes générations, André Goosse, le plus célèbre des grammairiens de la langue française, était, à l'AEB, l'hôte d'honneur d'une soirée « Langue et Littérature ».

On sait combien André Goosse, en reprenant le flambeau de Maurice Grevisse, a fait souffler sur *Le bon usage* un vent de modernité, ouvrant la porte aux auteurs contemporains, notamment belges¹, et intégrant des termes relevant de langues « non littéraires ».

¹ Voir l'article d'André Goosse, p. 15

Pour lancer le débat, les professeurs étaient invités à réagir à deux textes d'André Goosse.

Le premier rappelait que, pour la conception du *Bon usage*, Maurice Grevisse s'était inspiré d'un passage du grammairien français Vaugelas, dans la préface de ses *Remarques sur la langue française* (1647) :

« Voicy donc comment on définit le bon Usage. C'est la façon de parler de la plus saine partie de la Cour, conformément à la façon d'écrire de la plus saine partie des Auteurs du temps. » Passage célèbre, mais souvent dénaturé et figé pour deux raisons : la qualité reconnue aux écrivains classiques a rendu suspectes les évolutions ultérieures ; les grammairiens épris de règles et de logique ont imposé beaucoup de prescriptions nouvelles. Autrement dit, Le bon usage devenait celui des classiques et celui des grammairiens.

L'usage ? Quel usage ?²

Les professeurs ont tous souligné l'importance du livre, depuis l'école primaire jusqu'aux études supérieures :

— Il faut susciter l'envie de lire.

— Si les élèves ne lisent plus, ils n'ont plus l'habitude de la langue.

— Que faire lire ? C'est une question de bon sens. Cela dépend du public auquel on s'adresse.

— La langue appartient à ceux qui la parlent. Elle doit être incarnée. Mais il est vrai qu'elle apparaît d'abord aux étudiants comme un matériau étranger. Or, si l'on perd le moteur du plaisir, on n'a plus qu'un matériau mort. Comment l'intégrer ? Il y a là pour les professeurs un devoir de passation.

² André GOOSSE, cité in *Pour l'amour des mots - Hommage à Michèle Lenoble-Pinson*, textes réunis par Martine Willems, Bruxelles, Facultés universitaires Saint-Louis, 2009, pp. 155-156.

« André Goosse a fait souffler sur Le bon usage un vent de modernité »

« Si les élèves ne lisent plus, ils n'ont plus l'habitude de la langue. »

*Connaissez-vous
les mots suivants?*

- comater
- prioriser
- marrade
- anasognosie
- tweet
- psychoter
- lol

Oui?

Bravo, vous êtes savant ou « branché ».

Non?

Vous dites que ce n'est pas du français? Alors, ouvrez le *Petit Robert 2013*. Ils font partie des nouveaux mots de notre langue!

Le second texte évoquait cet exercice que certains pédagogues décrivent aujourd'hui comme « scientifiquement mauvais » et que les directives ministérielles interdisent désormais dans l'enseignement, la dictée:

Est-ce parce que les linguistes considèrent l'oral comme le véritable objet de leur science, l'écrit ne représentant qu'un phénomène secondaire et une transposition souvent peu fidèle? Ou bien parce que l'air du temps était contre toutes les disciplines et que l'orthographe symbolisait l'ordre bourgeois, paraissait un moyen de discrimination et de sélection contraire à l'égalité? L'orthographe, je veux dire l'enseignement de l'orthographe, a traversé une crise: le bon ton voulait qu'on la traitât avec dédain ou avec mépris. [...]

La dictée, tout particulièrement, était tenue pour un exercice barbare et cruel: en accumulant à plaisir des difficultés imaginées par le sadisme des grammairiens, on voulait rejeter de la société et de la culture les malheureux qui n'entraient pas dans le moule de l'ordre reçu; on tuait aussi la spontanéité de l'enfant. [...]

Faut-il plaider pour la dictée?³

Après un débat animé et l'exercice pratique d'une dictée « en langue contemporaine », André Goosse résuma son point de vue:

Il faut éviter la dramatisation de la dictée. La dictée est concevable si elle est bien préparée. Elle est un bon apprentissage si son usage est modéré. Elle permet d'améliorer l'orthographe, à condition d'être basée sur les connaissances de l'enfant. Il est par ailleurs très important de commenter les dictées.

3 André GOOSSE, *La force de l'orthographe - 300 dictées commentées*, Bruxelles, De Boeck - Duculot, 1996, pp. 5-6.



« *Le laisser-aller ou l'immobilisme sont, en fait, les deux facettes d'un même fléau : l'égocentrisme verbal.* »

Les rectifications orthographiques de 1990 – communément appelées « la nouvelle orthographe » – suscitèrent un échange de vues assez vif, opposant en quelque sorte des « anciens » et des « modernes ».

La nouvelle orthographe ne peut être imposée, dit le grammairien. Il faut laisser faire le temps.

Grand sage de la langue française et fin connaisseur de la littérature qui témoigne de son évolution, André Goosse a démontré une fois encore combien, en cette matière, l'intolérance était... intolérable. Comme tout corps social, la langue est un être vivant. La société la transforme; elle transforme la société.

Certes, il est plus confortable de proclamer *Ceci n'est pas du français!* et de crier haro sur les « modernistes » que de monter dans le train de l'évolution. Oui, mais quel train? L'omnibus prudent et tortueux ou le rapide qui risque de nous faire dérailler? À quel moment l'évolution devient-elle laxisme? Victor Hugo, aujourd'hui référence littéraire, ne fit-il pas en son temps *une tempête au fond de l'encrier?* Le laisser-aller ou l'immobilisme sont, en fait, les deux facettes d'un même fléau: l'égocentrisme verbal. *Je parle comme je veux* est, pour l'avenir de la langue, tout aussi dangereux que *Parlez comme je veux*. Connaître les règles est nécessaire. Parler avec son temps ne l'est pas moins.

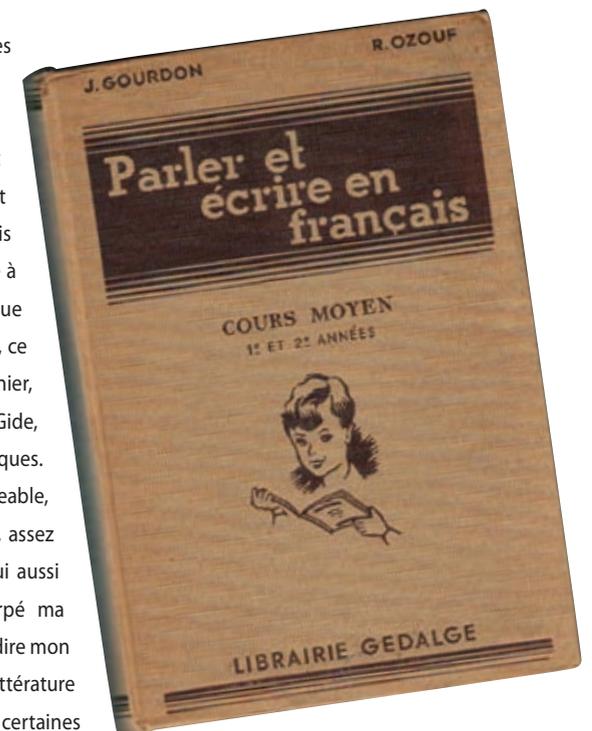
Et Goosse de conclure:

Pour ma part, je me suis donné un principe général: je suis pour la liberté, mais contre l'ignorance. Il faut observer non pas le bon usage, mais les bons usages.

André Goosse

De la littérature (belge notamment) à la grammaire

Dans notre maison de Houffalize, les livres avaient une place importante, et mon père, dont les curiosités étaient variées, m'a très tôt encouragé à lire. C'est ainsi qu'on m'a offert tous les romans de M^{me} de Ségur, que j'ai lus et relus au point que j'ai gardé des souvenirs précis de bien des épisodes, puis, notamment grâce à une fréquentation assidue de la bibliothèque paroissiale et aussi par des achats personnels, ce fut Jules Verne, puis René Bazin, Alain-Fournier, puis Mauriac et Duhamel, puis Bernanos, Gide, Proust et bien d'autres, sans oublier les classiques. Les Belges y avaient une place non négligeable, et aussi la littérature dialectale, autre intérêt, assez original, que m'a transmis mon père. C'est lui aussi qui, à l'inverse des usages établis, a usurpé ma signature pour écrire en mon nom (mais sans dire mon âge) à l'Académie royale de langue et de littérature françaises que je serais heureux de recevoir certaines de ses publications. Un énorme colis arriva, contenant





« Les Belges y avaient une place non négligeable, et aussi la littérature dialectale »

les bulletins, les annuaires, les rééditions, les monographies, que je lus, car je m'intéressais non seulement aux livres des écrivains, mais aussi à l'histoire littéraire. Connaître le fonctionnement de l'Académie m'a bien servi quand je devins, longtemps après, son secrétaire perpétuel.

Une conséquence immédiate fut, qu'avec un camarade, le fils du pharmacien, lui aussi grand lecteur, nous fondâmes une Jeune Académie, dont nous choisîmes les membres parmi les collégiens de Houffalize. De mon modèle, nous avons adopté deux activités. Primo, faire l'éloge des écrivains francophones qui venaient de mourir (tâche dont je m'étais chargé, quoiqu'il ne fût pas facile de trouver dans notre petite ville de quoi alimenter une notice sur un Henri Lavedan). Secundo, décerner des prix, naturellement honorifiques. Chaque fois que nous pouvions nous réunir (nous étions internes dans des établissements variés), c'est-à-dire quand les vacances nous libéraient, nous *couronnions* un livre

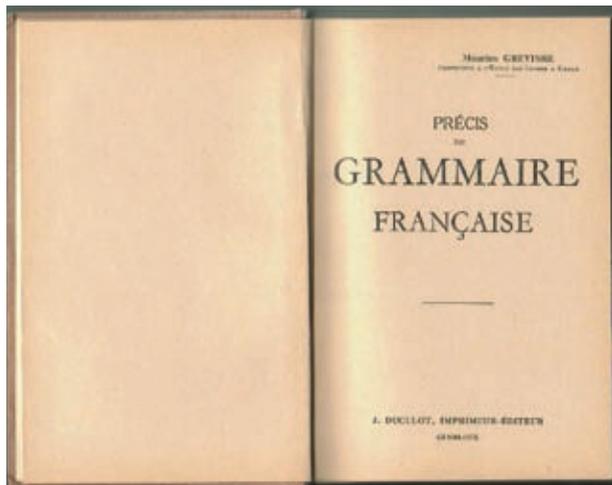
d'un écrivain, belge naturellement, dont le renom était venu jusqu'à nous. Je citerai un seul auteur parce que, dans les décombres de ma maison bombardée lors de l'offensive von Rundstedt, j'ai retrouvé un livre remerciant la Jeune Académie; la dédicace était signée « Marie Gevers, de la vieille Académie ».

La langue française elle-même m'intéressait beaucoup et j'ai acheté spontanément une grammaire qui avait remplacé, pour la génération suivante, celle que j'avais eue en sixième. La nouvelle portait un nom, Grevisse, dont j'avais entendu dire du bien. J'ai un exemplaire imprimé sur l'affreux papier de guerre et annoté de ma main. Est-ce celui-là? Ce serait peu explicable.

Cette curiosité explique sans doute une autre de mes acquisitions. Vers la même époque, un élève de mon collège, un peu plus âgé, faisait des commandes collectives à un éditeur qui, appartenant à la mouvance catholique, accordait une forte remise à un client qu'il prenait pour un professeur ecclésiastique. Je choisis un livre intitulé *Corrigeons-nous!* en sachant que ce n'était pas un traité de morale. Je fus séduit par la manière dont ce jésuite considérait la langue : alors que, élève docile, j'étais habitué à éviter un certain nombre de tournures contre lesquelles on m'avait mis en garde, il montrait que l'on trouvait chez les meilleurs écrivains des tours que les informateurs mal informés, l'Académie française en tête, considéraient arbitrairement comme des fautes. C'est alors que j'ai commencé à noter, dans les marges de Deharveng, des exemples le complétant. Quand les événements auxquels j'ai fait allusion eurent anéanti tous mes livres, parmi ceux que j'ai rachetés tout de suite se trouvent celui de Deharveng et celui de Maurice Piron sur la littérature wallonne.

J'avais toutes les raisons de m'inscrire en philologie romane, quand des amis eurent la générosité d'accueillir chez eux, près de Louvain,

« chez les meilleurs écrivains des tours que les informateurs mal informés considéraient arbitrairement comme des fautes »



l'orphelin que j'étais à la suite des événements déjà évoqués. Je fus séduit par mes cours, notamment sur la phonétique historique du français, contrairement, j'en suis sûr, aux romanistes qui me lisent. Parmi mes condisciples se trouvait une jeune fille, qui s'appelait Marie-Thérèse Grevisse, dont le nom m'était connu et plus encore aux professeurs. La deuxième édition (1939) du *Bon usage* était encore épuisée, et je demandais à sa fille d'interroger son père sur des sujets qui m'intriguaient. Mais nous avions aussi, elle et moi, les mêmes intérêts, littéraires et autres, alors que les intérêts nous semblaient souvent futiles (nous avons eu d'ailleurs la même mention aux examens de juillet 1946 et des années suivantes). Nous bavardions de plus en plus longuement. Après les cours, je l'accompagnais jusqu'à la pédagogie où elle vivait (à Louvain les jeunes filles ne pouvaient alors loger chez l'habitant), ou bien même c'est elle qui m'accompagnait jusqu'au boulevard où je prenais mon tram. Bref, l'amour pour les livres est devenu amour tout simplement. Les parents s'en inquiétèrent et voulurent la retirer de l'Université... Dame! un prétendant choisi en dehors de leurs connaissances. Heureusement, un de mes professeurs,

le chanoine Groult, les dissuada. Notre mariage, un an après notre sortie de l'Université, apaisa les craintes, et mon beau-père ne vit plus en moi que la seule personne avec qui il pouvait parler de grammaire et dont il pouvait parfois utiliser le fichier. Après le décès de sa femme et le mariage de son autre fille, il nous accompagna, nous et nos fils, pendant une bonne dizaine d'années dans nos vacances d'été en France et ailleurs, joyeusement, puis-je dire, quoique notre passion pour les églises romanes le fit soupirer, lui qui préférait le gothique.

Peu avant sa mort, interviewé par Bernard Pivot, il m'a présenté, selon sa formule, comme son *dauphin*. La douzième édition, quoique fidèle à l'esprit du *Bon usage*, présentait des innovations qui me semblaient s'imposer et qui n'ont d'ailleurs suscité aucune critique.

Beaucoup de changements étaient de pure forme : d'édition en édition, *Le bon usage*, passé de 704 à 1519 pages, s'était grossi d'une infinité d'additions qui s'accommodaient mal du plan primitif. Une refonte s'imposait de ce point de vue. D'autre part, Grevisse était surtout sensible au nombre, juxtaposant Céline et Duhamel. Il me semblait nécessaire de tenir compte de l'origine et des intentions des auteurs. Enfin, la linguistique avait beaucoup changé depuis les années trente : il fallait aussi s'y adapter, sans oublier que l'ouvrage ne s'adressait pas aux spécialistes.

La linguistique ne s'est pas arrêtée depuis. Elle s'est même fragmentée en théories diverses et en chapelles ayant chacune sa terminologie. *Le bon usage* est peu présent dans ces publications. Le titre un peu désuet trompait sur le contenu.

Voici venu le temps de l'informatique. Elle donne accès à d'immenses corpus, dans lesquels les témoins se confondent; leurs intentions, les contextes sont invisibles. Quelle est la place du *Bon usage* futur ?

« Il me semblait nécessaire de tenir compte de l'origine et des intentions des auteurs. »

Lætitia Aprile

L'enseignement du français chez les Anglais: atypique?

Cette année, j'ai eu la chance d'occuper un poste d'assistantat dans un collège de Manchester. Cet article est donc essentiellement basé sur mon expérience et mes observations.

Il semblerait que la langue française soit une des plus compliquées à apprendre pour les anglophones. J'ai observé, à plusieurs reprises, l'immense difficulté que les élèves éprouvaient à s'obliger à ne pas prononcer toutes les lettres d'un mot écrit en français! Combien de fois ai-je entendu des prononciations telles que «Ilz parlante» (pour «ils parlent»). Un élève m'a même demandé récemment: «Mademoiselle, pourquoi les Français rajoutent des lettres inutiles aux mots?» Pour leurs *Speakings Exams*, il arrive fréquemment que les professeurs réécrivent les textes de certains élèves de manière phonétique afin de faciliter leur prononciation. Il arrive même que les enseignants s'enregistrent sur les iPhones de leurs élèves.

Ces *Speakings Exams* ont lieu à la fin de chaque module. Les élèves doivent tout d'abord produire un écrit. Contrairement à l'enseignement du français langue première en Belgique, cette production écrite ne correspond pas à la finalité du travail. Il ne s'agit que d'un support visuel pour aider les élèves dans l'apprentissage de leur épreuve orale.



« Il semblerait que la langue française soit une des plus compliquées à apprendre pour les anglophones. »

Pour les aider, le professeur leur fournit un petit *Booklet* regroupant des questions importantes auxquelles ils doivent impérativement répondre dans leur production, ainsi que du vocabulaire, de la grammaire et des expressions utiles.

Par exemple, lorsque les élèves ont fini le module «Tourisme» de leur manuel – ils y auront effectué des activités concernant la météo, la réservation d'une chambre d'hôtel, l'auberge de jeunesse, le camping en forêt, le déjeuner (dîner* pour les Belges), la plage, la mer et le soleil – ils se retrouvent confrontés à la préparation de leur *Speaking Exam*. Ils reçoivent un petit *Booklet* intitulé *Student guide to speaking. C.A.1 Les vacances= holidays*. La première étape est de répondre aux questions données avant de créer un texte. Les questions sont toujours réalisées de manière à ce que l'élève puisse utiliser le présent, le passé, le futur, mais aussi le conditionnel pour cette classe de Y10: «Qu'est-ce que tu fais normalement pendant les vacances?», «Qu'est-ce que tu as fait en vacances l'année dernière?», «Où iras-tu l'été prochain?», «Si tu avais beaucoup d'argent, où irais-tu en vacances?».



Les questions sont assez nombreuses. Les élèves ne risquent pas d'oublier une information importante s'ils répondent à toutes les questions fournies.

« *l'oral est le seul aspect de la langue réellement important dans l'enseignement anglais* »

De même, les dernières pages du *Booklet* les aident à rédiger de belles phrases et à utiliser correctement le vocabulaire, la conjugaison et la grammaire française. Après avoir rédigé son écrit, et après que le professeur lui a indiqué les erreurs les plus importantes, l'élève doit apprendre son texte par cœur afin de le ressortir au moment du test. L'assistant tient ici son rôle le plus important. Il fait répéter individuellement les textes aux élèves. Ceux-ci sont également invités à rester après les heures de cours normalement prévues, pour s'entraîner davantage à la prononciation. Bref, tout est mis en place pour aider les élèves dans l'oralité de la langue.

Cela m'amène à croire que l'oral est le seul aspect de la langue réellement important dans l'enseignement anglais. En effet, dans la répartition de la note finale, le programme accorde le pourcentage le plus élevé à l'épreuve orale. En outre, il est clairement indiqué que le rôle des assistants est d'aider à la préparation des examens oraux.

Lorsque les Anglais utilisent le mot « examen », il ne faut pas comprendre par là qu'il s'agit d'une épreuve déterminante pour la réussite de l'élève, puisque, dans les collèges anglais, le redoublement n'existe pas! Le seul véritable examen s'appelle le GCSE¹. Les élèves le passent vers l'âge de 16 ans. S'ils réussissent, les portes des lycées et universités s'ouvrent à eux.

¹ Le *General Certificate of Secondary Education* est l'équivalent du *Brevet des Collèges* français. Il s'agit d'une série d'épreuves que les élèves anglais doivent passer lorsqu'ils sont arrivés au terme de leurs années de lycée (High School).

Puisque les élèves ne jouent pas leur passage dans la classe supérieure, ils n'ont pas besoin de cotations ou de bulletin. Ils sont toutefois sujets à des appréciations à la fin des périodes. Ils sont évalués non avec des chiffres mais avec des *grades* – A étant le plus important. Les Anglais semblent aimer les appréciations. Toutes les deux semaines environ, l'enseignant, à l'aide d'un tampon encreur – *2 stars and 1 wish* –, indique, dans le cahier des élèves, deux points forts et un point à améliorer en rapport aux leçons vues. De la même manière – *2 stars and 1 wish* –, les élèves doivent très régulièrement s'autojuger. En outre, ils doivent juger leur professeur après que celui-ci leur a expliqué une règle importante. Les questions généralement posées sont: « As-tu compris ce que le professeur a expliqué? », « Note l'explication de ton professeur sur 10. » « Quel conseil pourrais-tu lui donner pour améliorer son explication? »

Lorsque je dis que les élèves ne reçoivent pas de cotations, ce n'est pas tout à fait vrai. Ils en reçoivent mais pas dans le but de réussir leur année. Plus ils récoltent de points, plus ils reçoivent d'argent comme récompense²! Il ne s'agit pas d'un salaire, mais d'une petite somme avec laquelle ils peuvent acheter ce qui leur plait.

Mais ils n'achèteront sûrement pas de matériel scolaire puisque tout leur est fourni par l'école. En effet, ils reçoivent cahiers, stylos, tubes de colle et autres objets nécessaires. Cependant, même si ces fournitures leur appartiennent le temps du cours, ils n'emportent rien avec eux. Contrairement aux élèves belges, les élèves anglais ne se baladent pas avec un classeur rempli de photocopies diverses. L'entièreté de leur cours de langue réside dans le *booklet* offert par l'école. Ils y écrivent les règles, y recopient les exercices, y collent les photocopies, bref tout

² Ces récompenses sont organisées dans certaines écoles publiques dites « difficiles ».

« *Le professeur, dans l'idéal, réussira à faire parler tous ses élèves en une heure de cours.* »

leur travail se concentre dans ce livret. Ils ne le reprennent que très rarement à domicile, lorsqu'ils doivent s'entraîner à la prononciation d'un texte ou lorsqu'ils doivent y terminer un exercice.

On pourrait voir là une source motivationnelle pour les élèves. On ne les motive pas par la menace de l'échec scolaire mais par la récompense pécuniaire. Et, concernant la motivation, les professeurs ne manquent pas d'imagination ! Ils ont très fréquemment recours à des musiques, parfois farfelues. Ils peuvent se servir de musiques comme moyens mnémotechniques pour certains aspects compliqués de la langue française. Par exemple, comment expliquer aux élèves anglophones l'utilisation de l'auxiliaire *être* pour certains verbes au lieu de l'auxiliaire *avoir* dans le passé composé ? Il suffit de demander l'aide de « Mrs Vandertramp³ » ! Ce nom a été créé avec les initiales de tous les verbes nécessitant l'emploi de l'auxiliaire *être* au passé composé. Une chanson assez originale qui vous reste durablement en tête...

La musique est également utilisée comme repère temporel. En effet, les professeurs anglais ont l'habitude de mesurer le temps accordé pour la réalisation d'un exercice à l'aide d'une musique. Ainsi, les élèves peuvent effectuer une compréhension à la lecture durant un *Wakawaka* de Shakira mais le professeur peut ajouter un *Diamonds* de Rihanna s'ils n'ont pas eu assez de temps ! Bien entendu, les écrans tactiles reliés à internet présents dans chaque classe facilitent cette recherche de musique.

Certes, certaines méthodes de l'enseignement anglais peuvent paraître insolites. Cependant, une heure de cours se déroule de manière très classique. Ainsi, toutes les leçons de français⁴ commencent – après l'appel et la distribution des cahiers et autre matériel – par la découverte

3 cf. <http://www.youtube.com/watch?v=-TpxOg3jZ9g>

4 Le cours de français – ou autre cours de langue – s'étale sur quatre heures complètes toutes les deux semaines dans les horaires des élèves anglais.

des objectifs de la leçon. La première tâche pour les élèves consiste à recopier la date – en français *of course* – dans leur cahier, le sujet de la leçon ainsi que ses objectifs.

S'il s'agit d'un nouveau thème, le premier exercice est ce que nous appelons, dans les écoles belges, la mise en situation. Ce *starter* consiste, la plupart du temps, en un petit test de vocabulaire. Par exemple, si le sujet de la leçon est la famille, les élèves seront confrontés à une traduction des noms des membres de la famille. Il ne s'agit pas uniquement de vocabulaire au sens strict du terme. Les élèves pourraient avoir à traduire, par exemple, plusieurs formes du verbe *aller*, au passé, au présent et au futur.

Ensuite commence la leçon proprement dite. Une leçon « parfaite » serait ponctuée d'exercices de lecture, d'audition, d'oral et d'écriture. Cependant, le système anglais semble accorder une part beaucoup plus importante à l'oral. Le professeur, dans l'idéal, réussira à faire parler tous ses élèves en une heure de cours. Ne fût-ce que pour répéter certains mots de vocabulaire et corriger leur prononciation.

Une heure de cours type, telle que précitée, souligne le caractère très organisé des Anglais. De même, dans leurs programmes, la moindre heure de cours est explicitée et détaillée. Ceux-ci sont rédigés à la manière d'une méthodologie. Les heures de cours sont répertoriées de manière précise et chronologique. Le sujet, le moment et l'objectif de la leçon mais aussi les activités à réaliser sont présentées sous la forme d'un tableau. Tout semble réglé sur mesure.

Des élèves qui viennent en classe les mains dans les poches, du Justin Bieber pendant la leçon, de l'argent de poche offert par l'école... Un léger côté décalé qui se marie à une organisation très minutieuse... Typiquement anglais !





474^e soirée des lettres – 20 février 2013

Avec la participation de Jacques Neefs et de ses élèves du Conservatoire, de Daniel Radu, clarinette, et de Magdalena Urumova, piano.



Éric Brogniet,

À la table de Sade, poésie.

Présentateur : Philippe Leuckx

Un sujet qu'il avait déjà abordé précédemment, nous dit Éric Brogniet, notamment dans *Rhétorique de Sade*, un livre d'artiste, et dans un portfolio.

P.L.: Il fait partie d'une collection érotique lancée par Le Taillis Pré. C'est une vision de la femme libérée de tous les tabous.

É.B.: Il évoque aussi bien le corps de l'homme que celui de la femme, différentes facettes du regard sur l'autre et sur soi-même. Mais nous sommes en poésie, il doit donc y avoir double ou triple fond. Il ne porte pas sur le sexe ou sur l'amour, mais sur le désir, ce qui nous maintient en vie, et est propre aux humains. On n'a pas encore trouvé une langue qui échappe à la pornographie, ou alors on tombe dans la rhétorique fleurie. Je n'ai jamais écrit un livre sans me risquer. Ainsi, quand j'ai écrit sur la mort de ma mère, je l'ai fait sur base de photographies, et puis, un matin, en prenant mon café, je me suis senti tomber dans le vide ...

La mère, la mort, la vie. Oui, la poésie est un jeu dangereux.

P.L.: Le désir allitéré, la sensualité énoncée par une écriture ...

É.B.: Si la poésie n'est pas dangereuse, elle ne m'intéresse pas.

P.L.: Il y a là des images de feu, de brûlure.

É. B.: Des images venues de l'inconscient collectif, mais chaque poète crée sa propre partition.

Suit alors la lecture de quelques textes par Alicia, venant illustrer ce qui vient d'être dit.

P.L.: Les éléments qui lient l'intime et l'univers, un questionnement de l'être dans toutes ses pulsions.

Pour Éric Brogniet, il n'y a pas de transcendance, il ne faut pas en chercher chez Sade. Il est avant tout un écrivain, il est dans la langue.





Julie River,

Balladino, le messager du soleil, théâtre.

Présentatrice: Pascale Hoyois.

Quelques vers d'un recueil ancien de Julie River, lus par Pascale Hoyois, et le ton déjà est donné: fraîcheur, optimisme, souci de l'autre, et, indispensable, un peu d'imagination.

Julie River est venue à l'écriture par les cours d'art dramatique qu'elle suivit aux Galeries. Avec ses amis, elle inventa des sketches, les mit en scène, et... c'était parti. Et puis, les histoires qu'elle racontait à sa fille. Et ce deuil cruel, qui aujourd'hui seulement s'estompe.

Mais venons-en à *Balladino, messenger du soleil*, dont Barnabé, Zoé, Céline et Jeremy vont nous lire un premier extrait, avec un bel enthousiasme. Le service de pédiatrie, avec sa blancheur, sa monotonie, la longueur des jours. On va y mettre de la couleur, y faire entrer l'imagination, la quatrième dimension de nos rêves. Chacun a sa propre vision. On va transformer les couloirs en rues, les services en villages. Commedia dell'arte, basée sur un canevas, l'improvisation, mais sans masques. Onze comédiens, qui seront rétribués grâce aux sponsors, et se produiront dans neuf hôpitaux. Et *Balladino* va se trouver partout. Il a été créé par Maestro, le soleil, qui l'envoie en messenger sur la terre. Il arrive avec une valise vide, et les objets du sac qu'il porte sur le dos vont venir la remplir. Et les enfants vont mettre aussi dans la valise des images, des choses qui sortent de leur vie et qui étaient tabous, la maladie, la mort...

Nouvelle intervention des lecteurs.

Et puis, il y a eu la revue, *les Messagers du cœur*, et le livre *Balladino*, avec des poèmes et des dessins de Julie River. Et le projet d'une comédie musicale. La présentation se terminera par une dernière lecture.



Françoise Pirart,

Sans nul espoir de nous revoir, roman.

Présentateur: Piet Lincken

– Comment situer ce livre dans l'ensemble des publications de Françoise Pirart? demande Piet Lincken.

– C'est le plus personnel. Les précédents étaient des récits historiques. Ici, je suis partie d'un récit de voyage en anglais, que j'ai traduit il y a vingt ans. Le voyage d'un capitaine anglais dans le détroit de Bering, et son mariage avec une Kamtchadale. C'est très romantique...

P.L.: On est dans un certain espace, d'où déplacement du lecteur, interrogations aussi sur le ressenti des personnages.

F.P.: Nous avons là deux êtres très différents: Élisabeth, une bourgeoise parisienne, qui va se prendre d'une amitié amoureuse pour Jeremy, un homme beaucoup plus jeune qu'elle. Et ce sera réciproque.

P.L.: Un espace de sentiment va se créer. Un travail sur le dépassement dans l'espace, le temps, les cultures.

F.P.: Élisabeth l'a traité de gamin insolent, ce qui provoque chez lui une colère profonde, et ils vont se quitter sur un malentendu. Le héros est, dans son voyage, un compagnon du capitaine, qui lui a demandé de le relater par écrit.

P.L.: L'attente, l'impatience, la patience...Les lettres qu'échange Élisabeth avec son amie de Paris.

F.P.: Oui, la notion du temps est différente de celle d'aujourd'hui, et elle va réaliser la profondeur de son amour.

P.L.: Et le garçon va se lier d'amitié avec le capitaine...

Écriture du voyage, écriture épistolaire, dont nous découvrons un passage par la lecture de Jeremy et de Zoé.



475^e soirée des lettres

20 mars 2013

Avec la participation de Françoise Villiers et de ses élèves du Conservatoire, Louise Kneip, Églantine Wéry, Raphaël Sentjens, et des pianistes Coline Burny et Laura Torregrossa.

Joseph Boly,

**Le français terre hospitalière, éditions M.E.O.,
présentation par Joseph Bodson,
remplaçant Marie-Ange Bernard, empêchée.**

En mars 2012, le Père Boly avait fait au club Richelieu de Hannut une lecture de l'avant-propos de son livre. Ce sont les notes prises par une de ses étudiantes, Marina Vigneron, qui serviront de fil conducteur à cette présentation. Leur thème : pourquoi un grand nombre d'écrivains étrangers, aux origines les plus diverses, ont-ils choisi de s'exprimer en français ?

L'héritage colonial, tout d'abord. Un choix qui ne se fait pas sans déchirement pour ces peuples dispersés. Langue d'acculturation – on garde à ses côtés la langue maternelle. Un texte de Sony Labou Tansi. (Congo Brazza). Besoin de communication et de diffusion : pour des raisons économiques, professionnelles, politiques. Nathalie Sarraute, et Milan Kundera, dont un texte nous sera lu. Traditions culturelles et humanistes : tel fut le cas d'Émile Verhaeren. Parents exilés, dont beaucoup venus de Russie, comme pour Romain Gary, avec un texte

de Vénus Khoury-Ghata. Amour de la France et de la culture française, chez le Russe Andreï Makine, et plusieurs écrivains chinois. Amour de la révolution et de la liberté chez Eugène Ionesco et Marek Halter, dont un texte va être lu. Le Père Boly rappelle au passage que les trois piliers du théâtre moderne en France, Ionesco, Beckett et Adamov, sont étrangers. Circonstances historiques, chez Henri Troyat ou Jonathan Littell ; mais c'est un texte d'Ariane François-Demeester, qui nous a été fort proche, que l'on va lire. Qualités intrinsèques de la langue, selon Hector Bianciotti : sa sonorité, sa légèreté, les e muets, les diphtongues Préférence, dépaysement et innovation artistique, selon Tahar Ben Jelloun. Sans oublier l'attraction des grandes villes francophones, et là, nous entendrons la voix de l'Irakien Naïm Kattan.

Un tableau chatoyant, qui représente le travail de multiples années, et on ne saurait trop remercier le Père Boly pour les services qu'il a ainsi rendus à notre langue. La présentation se terminera par la lecture d'un beau texte d'Élie Wiesel.

Jean Botquin,

**Strates du souvenir, éditions du Cygne,
présentation par Michel Cliquet.**

Une présentation doublement émouvante : ce recueil, qui contient bon nombre de poèmes anciens restés inédits, paraît à point pour célébrer le 80^e anniversaire de Jean Botquin et sa 65^e année d'exercice de la poésie. D'autre part, son premier recueil est paru aux éditions de l'Acanthe, que dirigeait Michel Cliquet.

Un fil rouge ? demande le présentateur. Le rouge est la couleur de la passion ...



J.B.: Quelques-uns de ces textes ont été lus par Jane Tony. J'ai réuni ces textes alors que j'étais convalescent... J'ai commencé à écrire pendant mes humanités, que j'ai faites en flamand. Ensuite, le droit à Louvain, en français. Et ma mère était française...

M.C.: Mais le fil rouge? Ce qui t'a poussé à écrire?

J.B.: Pas question de filles au collège, mais il y avait mes sœurs, mes cousines. La femme est tout à fait centrale dans mes poèmes.

M.C.: Le fil rouge, c'est peut-être que tu es un grand nomade, qui va chercher l'idéal très loin?

J.B.: C'est un prolongement de la culture que j'ai reçue en humanités. J'adore les pays du Sud, le désert me parle beaucoup. (Suit la lecture du *Peignoir rouge*)

M.C.: Le fil rouge et le fil bleu... Mais aussi, un bestiaire fantastique. Écoutons *La Bergeronnette*.

J.B.: Un texte que je pensais avoir écrit pour les enfants. Mais Jane Tony m'a dit qu'il avait plutôt été écrit pour des adultes qui ont oublié de grandir.

La présentation se termine par la lecture d'un texte consacré à un village marocain.

Et le fil rouge, me direz-vous? Je crois qu'il est un peu parent du furet du Bois Joli, il a passé par là, il a passé par ici...

Michel Voiturier,

Escaut de-ci de-l'eau, nouvelles, éd. Les Déjeuners sur l'herbe.

Présentation par Benoît Coppée.

Un échange tour d'abord à propos des jeunes artistes qui participent à nos séances: un véritable enrichissement. Sans cette relève, selon la belle formule de Michel Voiturier, notre culture serait comme une source qui ne serait pas sortie de terre.

B.C.: Ce recueil de nouvelles est un peu comme une exposition de

peintures, dont tous les tableaux ont un style différent. Et puis, un peu d'amertume...

M.V.: Effectivement, à mon journal, on voulait des promotions, et non des critiques, d'où mon éviction.

(Une première lecture: *Le Cimetière*.)

B.C.: Un livre différent des précédents?

M.V.: Cette fois, ce n'est plus une étude du cours de l'Escaut suivi d'un point de vue littéraire. Et puis, j'aime le fantastique, et les fleuves... Tous ces textes ont un style différent, je n'aime pas refaire la même chose.

B.C.: Il y a là un vrai talent de magicien, nous entrons dans un monde différent du nôtre.

(Lecture du *Canapé*.)

B.C. insiste encore sur la technique de la narration, chaque texte débouchant sur un véritable feu d'artifice. Que permet le fantastique?

M.V.: Il donne l'impression de choses qui existent par-delà le quotidien. C'est un peu l'état actuel du monde. Rêver, aller au-delà.

B.C.: Il y a là quelque chose de semblable à la fluidité de Debussy, que nous avons entendu en début de séance. Et puis, cela sent la craie, le ciment...

Michel Voiturier note à ce propos la variété des paysages du Tournaisis, Pays vert et Pays blanc. Pays de passage aussi, qui a même été régi un temps par les Anglais, au 16^e siècle. Pays d'émulation artistique fortement marquée.

Suit la lecture d'*Églantine*, par Églantine... Le hasard, parfois, fait bien les choses.

B.C.: Certains textes avaient déjà été édités? Tu retravailles souvent?

M.V.: Oui, je corrige les maladroites. On n'est jamais vraiment satisfait...

Même après la publication, je me disais encore... Heureusement, le texte est aussi sur internet.



476^e soirée des lettres – 24 avril 2013



Avec la participation de Mme Sanchez et de ses élèves du Conservatoire, Maxime, Sara, Raphaël et Daphné, et des musiciens Daniel Radu, clarinette, et Magdalena Urumova, piano.

Jean Baudet,
Curieuses histoires des entreprises, essai,
et Les mystères de Konioss, roman poétique, autoédition.
Présentateur: Joseph Bodson

Dans les *Mystères de Konioss*, de jeunes explorateurs – on songe un peu à Jules Verne – partent à la découverte d'un monde étrange, après avoir découvert une caverne mystérieuse.

Après bien des péripéties, ils parviendront non dans un monde enchanté, mais dans un monde dévasté, désertique. La seconde partie comporte de nombreux passages en vers, et toute l'œuvre baigne dans un climat qui n'est pas celui de la prose. La rudesse du ton, le pessimisme profond qui caractérisent *Konioss* font parfois songer à Nietzsche, à sa cyclothymie. Bien sûr, chez Jean Baudet, c'est de tout autre chose qu'il s'agit: le désespoir peut parfois vous envahir devant la cruauté du monde et des humains, et il vient toujours un moment où, de l'infiniment grand à l'infiniment petit, la pauvreté de nos moyens fait obstacle à notre démarche.

Quant aux *Curieuses histoires des entreprises*, ce livre se situe dans la droite ligne des ouvrages précédents de Jean Baudet, et répond à une suggestion de son éditeur. Après avoir étudié les sciences elles-



mêmes, il s'est beaucoup intéressé aux techniques qui leur ont permis de modifier notre vie. Il évoquera à ce propos Nestlé, la firme la plus importante dans le domaine de l'agro-alimentaire, et dont la première réalisation fut le lait en poudre, ainsi que Bayer, chez qui fut conçue la salicyline, qui allait permettre la commercialisation de l'aspirine, en 1899.

Il est difficile de nous reporter à cette époque, et de nous imaginer ce que serait notre vie sans l'ordinateur, le GSM, l'automobile, la télévision... Bien sûr, tous ces progrès techniques peuvent entraîner des nuisances, auxquelles il est nécessaire de remédier, mais nous ne pourrions plus vivre sans eux.

Et Jean Baudet terminera son exposé par un vibrant panégyrique de l'entreprise, porteuse de progrès et de mieux-être pour les humains.

André Doms,

Voyeur voyageur, poèmes, éditions du Taillis-Pré.

Présentateur: Michel Joiret

Il y a, entre l'auteur et son présentateur, une longue complicité, datant de leur rencontre à l'U.L.B., en philologie romane, que rappelle Michel Joiret.

Quant au titre du recueil, André Doms confirme qu'il a accompli, en Méditerranée surtout, bon nombre de voyages, qui ont modifié sa manière d'être. Né à Bruxelles, il a été attiré par la Meuse, par le fleuve, image du cours de la vie. Néanmoins, ses intérêts étaient multiples, l'histoire, l'archéologie, la musique. Ce qui l'a attiré vers la poésie, c'est sa cadence existentielle. L'histoire, substrat de tout un peuple, culmine dans l'expression poétique.

M.J.: J'ai entendu dire que ta poésie était compliquée. Et ta réponse: *Parce que la vie elle-même est compliquée.*

A.D.: Il s'agit de «tirer au clair», et non de créer un métalangage.

M.J.: Le titre encore: voyeur de soi-même, et aussi du temps... Déplacement des sentiments et des choses.

A.D.: L'amour est un voyage.

M.J.: Les postures du chroniqueur, dont l'une est l'enfance.

A.D.: L'enfance qui remonte. Il y a un aspect autobiographique.

M.J.: Et la posture du marcheur. Une certaine confusion entre ce qu'il veut et ce qui arrive, une certaine parenté avec Jacques Izoard.

A.D.: Du fait que nous appartenons à la même génération.

M.J.: Des glissements lexicaux, des métaphores inversées. Ainsi, *mes lopins de temps*.

A.D.: Il faut qu'il y ait un souffle. La dissection du langage supprime le langage.

M.J.: Une certaine hésitation, parfois.

A.D.: Plutôt une certaine lenteur d'approche. Nous avons plusieurs naissances.

Philippe Leuckx,

poèmes: Un piéton à Barcelone, éd. Encres vives, D'enfances, éd. le Coudrier et Au plus près, éd. du Cygne.

Présentatrice: Geneviève Bergé.

P.L.: *D'enfances*, c'est une topographie sentimentale. Un espace purement littéraire.

G.B.: Les sensations, l'été, la chaleur.

P.L.: Il y a là comme une suspension, des instants gardés en suspension

G.B.: Une allusion à *Alice au pays des merveilles*?

P.L.: La fascination pour d'autres espaces. Et puis, j'adore Hardellet. L'instant peut basculer dans une autre réalité. Robinson est un univers en soi. Et la poésie est parfois une île.



G.B.: Peu à peu on quitte l'enfance, c'est une rupture, une distance soudaine ...

P.L.: Le côté fugace des choses.

G.B.: Tes parents y occupent une place magnifique. Et puis, tu as un rythme bien à toi.

P.L.: Mes poèmes s'écrivent à partir d'images, d'allitérations et de sens.

G.B.: Ils se prêtent très bien à être dits. Les trois recueils sont très différents Ainsi, *Au plus près*, ce sont des textes très courts, comme des éclats.

P.L.: De petites gouttes de poésie. Et puis, j'aime me donner des contraintes.

G.B.: Un jeu sur la lumière et l'obscurité. Un travail sur le feu, qui va renaître.

P.L.: Il y a des heures du jour propices au poème.

G.B.: *J'écris ou je me brûle*.

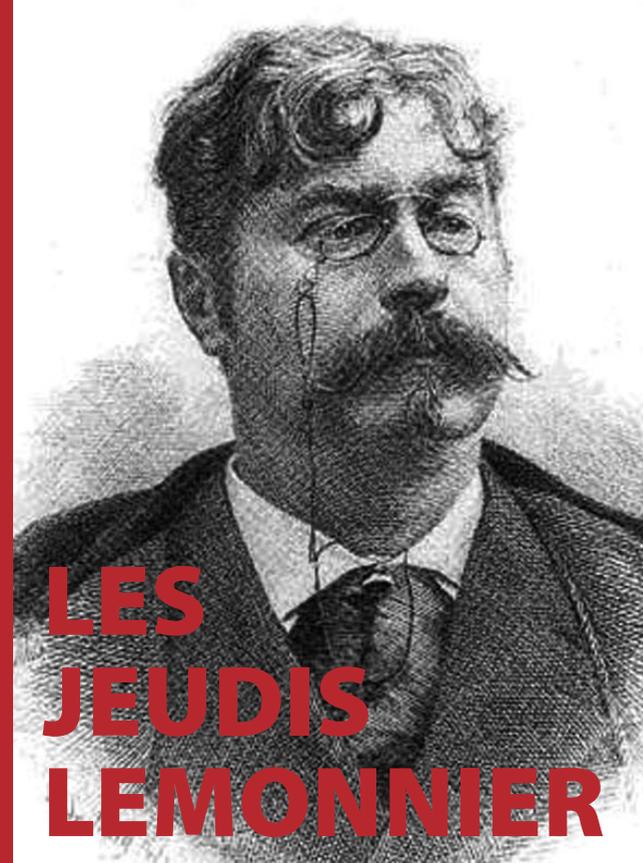
P.L.: La solitude est la limite de la poésie.

Quant à *Barcelone*, je l'ai écrit à Braine: je note mes impressions dans un carnet, et je les retravaille une fois de retour.

G.B.: C'est à la fois très travaillé et très fluide. Tout se fond dans le texte, les noms propres, sans majuscules, se mêlent aux noms communs.

P.L.: Je cherche à éviter, aussi, les références trop touristiques.

Et la présentation se terminera par une lecture alternée d'extraits de ce dernier recueil, par les cinq récitants. C'est l'occasion de souligner la qualité de leurs interprétations: qualité d'interprétation qui peut se mesurer à la qualité du silence qui les accompagnait.



Les jeudis Lemonnier, eux aussi, prennent le chemin des vacances en juillet et août.

Ils reprendront de septembre à décembre, toujours avec la participation des professeurs et élèves du Conservatoire Royal de Bruxelles.

NOTEZ DÈS À PRÉSENT LES PREMIERS RENDEZ-VOUS :

- ▶ **le 5 septembre, à l'AEB : Liberté, censure, procès**
- ▶ **le 12 septembre, à l'AEB : Femmes, fautes, fatalité**
- ▶ **le 26 septembre, au Petit Théâtre Mercelis : Happe-chair**



Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N ° 9 | JUIN 2013



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 – 1050 BRUXELLES

TÉL. ACCUEIL: 02 512 29 68 – TÉL. SECRÉTARIAT: 02 512 36 57

COURRIEL: A.E.B@SKYNET.BE – IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET: WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

ÉDITEUR RESPONSABLE: JEAN-PIERRE DOPAGNE

REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE DE BELGIQUE

ET DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres et amis de l'AEB.